

*Yancouba Diémé*  
**Boy Diola**



Yancouba  
Diémé

## Boy Diola

« Boy Diola », c'est ainsi qu'on appelait le villageois de Casamance venu à Dakar pour trouver du travail. Ce villageois, c'est toi, mon père, Apéraw en diola. À force de côtoyer de trop près la souffrance, tu as décidé de partir. Pendant des mois, tu t'es rendu au port jusqu'à ce que ton tour arrive, un matin de 1969. Tu as laissé derrière toi les histoires racontées autour du feu, les animaux de la brousse, les arachides cultivées toute ta jeunesse. De ce voyage tu ne dis rien. Ensuite, tout s'enchaîne très vite. L'arrivée à Marseille, l'installation à Aulnay-sous-Bois, la vie d'ouvrier chez Citroën, le licenciement, la débrouille.

Odyssée depuis le fin fond de l'Afrique jusqu'aux quartiers populaires de la banlieue parisienne, *Boy Diola* met en scène, avec une pointe d'humour et beaucoup d'émotion, cet homme partagé entre deux mondes et donne ainsi corps et voix à ceux que l'on n'entend pas.

*Yancouba Diémé est né en 1990 à Villepinte, en banlieue parisienne. Diplômé du master de Création littéraire de l'Université Paris 8 en 2015, Boy Diola est son premier roman.*

Flammarion

Boy Diola



Yancouba Diémé

# Boy Diola

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2019.  
ISBN : 978-2-0814-4618-2

*À mes frères, à mes sœurs*





C'est au sud de la Corse, à environ six kilomètres de Bonifacio, que se trouve la plage de Paragan. Vues du ciel, les falaises blanches se dressent hautes comme des forteresses contre les vents marins. Des jeunes se jettent dans une eau teintée de bleu et de vert. L'un des meilleurs endroits pour la baignade. Une plage sauvage entre calcaire et granit où l'on croise (et c'est un fait dont tout le monde aime se vanter) très peu de touristes.

On est en janvier 2010, il fait froid ce soir. Les vagues s'entrechoquent sur les petits cailloux. Les herbiers de posidonies sont à peine visibles. Un bateau approche à une heure inhabituelle. Il vacille, fragile, dans le cahotement des vagues. Pas une seule lumière pour signaler sa présence, pas un seul ronflement. Le silence total. Bientôt, les cris de nourrissons y mettent un terme et enrayent le chant des vagues. Un homme en noir pose le pied à terre, le premier. Il crie quelque chose dans une langue que

les personnes sur le bateau ne comprennent pas toutes. Même si cette langue est inconnue, on saisit sans trop de difficultés que cet homme ordonne aux passagers de foutre le camp, de débarrasser le plancher. En un rien de temps, ils se retrouvent tous sur la plage.

La vie doit recommencer. Certains se frottent les yeux, observent au loin les lumières de la ville. Ils ramassent leurs ultimes bagages, se bousculent. Tout va très vite. Une dispute éclate, des voix montent. Il ne faut pas se faire repérer. Le bateau largue les amarres sans un bruit, avec Dieu pour seul témoin.

Les températures continuent de chuter.

Il faut construire un abri pour la nuit.

Au matin, des pêcheurs les découvrent. Depuis combien de temps sont-ils là ? Le terme de naufragé est celui qui revient le plus souvent dans leurs bouches, mais est-ce qu'on peut émettre pareille hypothèse ? Un bateau est arrivé la nuit dernière, et il est reparti sans être signalé. Aujourd'hui il y a une centaine de survivants rassemblés autour d'un camp sur la plage de Paragan. Les cendres sont froides. Des enfants sont assis à même le sol terreux. Ils portent des blousons roses, trop larges au niveau des manches. Ils courent, se cachent, rient à gorge déployée. Des bébés sucent leur tétine, leurs maigres épaules enveloppées dans des châles imprégnés de

l'odeur maternelle. Au milieu il y a des femmes enceintes.

Les enfants s'arrêtent de jouer, net, puis ils lèvent les yeux vers les secouristes en uniforme. Ils apportent avec eux du café et du chocolat chaud. Une femme s'avance, elle parle français, elle dit venir de Tunisie, elle ne sait pas trop, elle dit que le bateau est parti. Tout le monde se porte bien. Le maire de Bonifacio a fait le déplacement, on l'a appelé pour lui annoncer la nouvelle. C'est la première fois en Corse qu'un tel événement se produit. Le maire dit aux journalistes : « Les gens parlent peu. »

Trois jours plus tard, un bus blanc attend devant le gymnase de Bonifacio. Il a été affrété par Éric Besson qui a affirmé « chercher une solution ». Devant, le chauffeur dévisage le groupe, l'air de dire : « C'est eux que je vais devoir conduire ? » Les accompagnateurs, dont certains parlent arabe, ont l'air plus accueillants, malgré leur uniforme. Ils ne veulent pas éveiller le moindre soupçon quant à leur sincérité. Au fond, ils connaissent l'issue de cette histoire, le sort qui sera réservé à ces individus. Des membres d'associations humanitaires sont là aussi, portant badges et blousons.

Sur la photo prise par Rémy Gabalda, on voit des hommes et des femmes le regard tourné vers le paysage. Ils sont en route pour le centre de rétention

de Cornebarrieu où ils sont acheminés au compte-gouttes. Un enfant caché au fond du bus porte un cache-oreilles. On peut lire sur la vitre, à côté du marteau brise-vitre, *Issue de secours*.

Mon père se terre dans le silence. Il acquiesce. Dans son fauteuil, il repense à son voyage en bateau. Dans les yeux des naufragés il revoit tous ceux qui ont fait la traversée avec lui en 1969. Il commence une phrase et puis s'arrête, il s'impatiente, *Non ça sert à rien de parler, vous pouvez pas comprendre le diola sinon je vous aurais raconté plein de choses*.

C'est là que tout a commencé. Je n'étais au courant de rien. Je pensais que tu étais arrivé en France en avion, comme tout le monde. Ma première terreur, à dix-neuf ans. Je n'ai pas pu en rester là. J'ai mis en danger la place du fils en voulant connaître le commencement de tes souffrances, Apéraw.

Tu t'es levé dans toute ta puissance, dans toute ta jeunesse, les veines de la colère sont apparues sur ton cou. Tu m'as agrippé par le col mais tu t'es rétracté au dernier moment quand j'ai posé la main sur ma tête pour me protéger des coups. Peu m'importaient le soleil, les animaux de la brousse, les histoires racontées autour du feu. Je voulais savoir comment les choses s'étaient passées sur le bateau.

*Ne me fatigue pas avec ça, ne m'emmerde pas avec ces histoires. C'est les Blancs qui sont venus nous ramasser.*

Sabari Apéraw, pardon d'être resté si longtemps au bord de la faille qui nous sépare. Sabari. Ces huit

jours de traversée n'ont pas pu disparaître de ta mémoire.

*On nous a ramassés pour venir travailler en France.*



## Fatinyaye

Apéraw verse un demi-litre d'eau sur le seuil de la porte. Par ce geste de bénédiction, il demande aux anciens de nous escorter à bon port. J'hésite au moment de quitter la maison, je ne sais plus si je dois sortir du pied droit ou du pied gauche. Mais ça n'a aucune importance. La route est bénite, on peut aller en paix et arriver en paix.

Juillet 2001, j'ai onze ans, c'est mon premier voyage en pays diola.

Rejoindre la Casamance depuis Thiaroye dans la banlieue de Dakar, c'est beaucoup d'emmerdements. En particulier à cause de la présence de l'État gambien en plein milieu du territoire sénégalais. Maintenant pour gagner le sud du pays, il faut survoler la Gambie (trop coûteux), prendre le bateau Le Joola (périlleux) ou la contourner par Tambacounda, une option qui rallonge considérablement le temps de parcours. Le plus pénible dans ce voyage, au-delà du passage de la douane, c'est l'attente pour traverser le fleuve.

À Farafenni, là où on embarque sur le bac, la queue est interminable. Des camions de marchandises et de transport de passagers, des bus, des 4 × 4 climatisés aux vitres teintées et enfin des 7-places, modèle Peugeot 505 Break, dans l'un desquels Apéraw, mes deux frères et moi sommes installés. Tenir à l'arrière de ces véhicules est un vrai calvaire. C'est déconseillé aux femmes enceintes et aux personnes à la santé fragile. Donc premier arrivé premier servi, sauf pour les mères bonnes comédiennes qui parviennent à échanger leur siège en exhibant des ordonnances froissées. Mes deux frères et moi sommes les plus jeunes, il n'y a pas à discuter, ces places-là nous sont attribuées d'office.

Mieux vaut se montrer patients. C'est le moment de s'échapper de la voiture. Nous achetons des sandwiches dans une petite boutique. À l'intérieur, deux longues tables en bois recouvertes de nappes en plastique déchirées. La patronne sort du thon en conserve et le fourre dans un pain d'avant-hier déniché au fond d'un tiroir. Sans nous demander notre avis, elle y ajoute une bonne dose de mayonnaise. Apéraw ne mange rien. Il profite de la longue attente pour se dégourdir les jambes. Les mains derrière le dos, il observe l'animation à la frontière. Dès qu'un véhicule s'insère dans la file, il est aussitôt pris d'assaut par les vendeurs d'arachides, d'oranges et de gadgets électroniques. L'un d'eux nous regarde avec insistance. Une fille, plus jeune, nous propose des œufs blancs et une pincée de cube Jumbo. Apéraw



fait signe à l'un des garçons. Il lui tend deux pièces de 100 francs en échange de piles neuves pour la radio. Les gens d'ici vivent ainsi. Un jour les gouvernements sénégalais et gambien ont entamé des pourparlers pour la construction d'un pont afin d'éviter l'engorgement. Quand il rejoindra l'autre rive, le pont précipitera la chute des vendeurs de frontière.

Les bus sont surchargés. Ils grincent et penchent tellement, on dirait qu'ils vont se couper en deux. Ils montent les premiers sur le bac. Sur les toits, des chèvres bêlent au milieu des frigos, des chaises et des valises. Les cornes des bêtes heurtent la carrosserie à chaque soubresaut et quand elles pissent, soit pour exprimer leur mécontentement, soit pour montrer qu'elles sont à leur aise, c'est directement sur les passagers entassés à l'intérieur. Ils sont tous fatigués, ils ont passé la journée assis sur des strapontins moitié mousse moitié fer. Le chauffeur du bus augmente le son de la radio pour ne pas entendre les premières insultes. Enfant malpropre. Il aurait dû laisser le vieux soulager sa prostate capricieuse. On lui a demandé de s'arrêter plusieurs fois. Mais non, les minutes sont précieuses. Le vieux n'a pas pu se retenir, il a grimacé et trempé son siège. Bilayi, le chauffeur il est trop impoli. Les flammes de l'enfer l'attendent au Jugement dernier.

Nous sommes des Français fragiles. Ni plus ni moins. C'est suffisant pour se chier dessus. À la sortie

du bac, le chauffeur s'amuse à voir la peur se dessiner sur nos visages d'enfants. Et pas seulement à cause de la vitesse et des fâcheux coups de volant. Ici commence la Casamance. Des rebelles sont en embuscade dans la forêt et on risque de tomber sur un barrage. Apparemment ils dépouillent et égorgent les étrangers, Sénégalais compris, car le Sénégal et la Casamance ça fait deux. Apéraw veut la paix, il n'aime pas aborder ce sujet. Il faut laisser les enfants en dehors de ces questions hautement politiques. La Casamance a souffert. Nous ne sommes pas des saboteurs de forêt. Et puis parce que nous sommes diolas nous n'avons pas à craindre l'assaut des hommes sanguinaires.

La Peugeot se fraie un chemin dans la forêt et zigzague pour éviter les trous gorgés d'eau. Aux abords de Bindago, des garçons vêtus de maillots de foot trop grands tirent des ânes chargés de charbon. Avec un fouet, ils caressent à intervalles réguliers le cuir des bêtes. Les ânes cependant ne changent rien à leur allure paresseuse malgré les menaces, Atcha atcha, tss tss. Apéraw espère voir un jour ces garçons maîtriser aussi bien le kadiandou que la cravache. Ils deviendront cultivateurs, comme père et mère. Des riziculteurs et des patrons de l'arachide.

Une fois passé Boutolate, la forêt s'obscurcit. Des militaires rôdent. Ils ont pour mission d'empêcher la coupe du bois et de guetter les mouvements rebelles. Le chauffeur leur fait un salut. Il répète doucement : « Mes respects. Mes respects. » Je comprends maintenant pourquoi Apéraw disait tout le temps, *Nous on est nés dans la forêt*. J'avais en tête des images certes, mais elles ne permettaient pas de faire un monde. Et

puis ces images je les avais construites à partir de la télé, elles étaient fausses. Ça voulait dire quoi naître et grandir dans la forêt, pour moi qui n'avais qu'à de rares occasions quitté le ciment des banlieues parisiennes ? Le bled pour beaucoup de jeunes des cités représente la plus haute menace. Les parents y envoient les enfants récalcitrants, les mauvais élèves et les adolescents trop connus des services de police. À l'arrivée, les passeports sont confisqués. Le séjour au soleil, tous frais payés, peut durer des années. Le retour aux racines les aide à se débarrasser du mal et à mûrir. Quant à moi, mes résultats scolaires sont bons mais je ne baisse pas ma garde pour autant.

Kagnarou est un village situé à une quinzaine de kilomètres de Bignona. On y accède par une route de latérite, rouge et caillouteuse par endroits. Du temps de avant-avant c'était un endroit très peuplé. Kagnarou n'avait alors rien à envier au sublime de Thionck Essyl, chef-lieu de la région du Blouf, officiellement érigé au rang de « plus grand village de Casamance ». Il y avait des gens qui ne se connaissaient même pas. Du monde partout partout et de l'ambiance. *Noon... depuis le matin jusqu'à le soir tu pouvais pas marcher cinq minutes sans voir quelqu'un.*

Notre chauffeur est né à Kagnarou, comme Apéraw. Il porte des Ray-Ban, mâchouille un bâtonnet et klaxonne comme un salaud quand il croise des gens sur la route. De l'agacement ou des salutations, je ne